

Ni l'un ni l'autre n'ont pensé à ce que j'explique ci-dessus: il n'est pas probable qu' Epictète ait connu le Nouveau Testament et il n'est pas nécessaire non plus que Luc ait lu le *Manuel* ou: les *Diatribes* pour qu'il ait eu quelque familiarité avec les termes de la philosophie grecque; la doctrine stoïcienne étant à cette époque très répandue dans les classes instruites de la société, il est possible que le médecin Luc n'ignorât pas les deux mots qui constituent la base de la doctrine alors si accréditée.

Paris.

SOPHIE ANTONIADIS.

BOEKBESPREKING.

ALFRED ESPINAS, *Etudes sur l'histoire de la philosophie de l'action. Descartes et la morale.* 2. tom. Paris, Ed. Bossard, 1925.

Espinas (1844—1922), leerling van Comte en Spencer, is een van die fransche intellektueelen, die na 1870 de toekomst van hun vaderland wilden opbouwen op zuiver wetenschappelijken grondslag. De algemeene ontwikkelingsleer als positieve waarheid beschouwend, meende men binnen afzienbaren tijd niet alleen de wetten van die ontwikkeling te kunnen opsporen, maar ook een betere werking van deze wetten op zedelijk, maatschappelijk en staatkundig gebied mogelijk te maken. In dezen geest schreef Espinas zijn werk van 1887, *Des sociétés animales*, dat grooten invloed heeft gehad op de biologisch (later meer psychologisch) georiënteerde sociologie van Durkheim, Lévy-Bruhl e. a.

Maar omstreeks 1890 verzwakt het geloof in de almacht der positieve wetenschap, en Espinas gaat mee op de zijpaden van zijn tijd. Wel houdt hij ten einde toe vast aan de evolutieleer, wel blijft zijn ideaal van wetenschap hetzelfde, maar zijn realisme wint het van zijn intellektualisme. Het duidelijkst heeft hij zich daarover uitgesproken in zijn *La philosophie sociale au XVIIIe siècle et la Révolution* (1898). Hij ziet nu in, dat de mensch die moet handelen niet kan wachten op een volledig systeem van positieve wetenschap. Ook zonder de toekomst te kennen, scheppen we haar naar de idealen, die we vormen om in maatschappelijke behoeften te voorzien. We handelen niet volgens wetenschappelijk vastgestelde wetten, maar op grond van postulaten. Ten opzichte van de levenspraktijk beschikken we niet over absolute waarheid, vragen wij niet naar waarheid of dwaling, maar trachten we te verwerkelijken hetgeen we wenschen en willen.

Het is begrijpelijk dat een aldus gestemd socioloog het maatschappelijk besef niet enkel bij de dieren en primitieve volken zoekt, maar meer en meer zijn aandacht wijdt aan het praktisch idealisme van de groote denkers, van Plato tot Comte en Spencer.

Vandaar deze studie van Espinas over Descartes.

In vele opzichten moest Descartes hem bekoren. Niet als rationalist, als metaphysicus, als katholiek, dat is de tegenstander. Maar Descartes had het ideaal opgevat van een algemeene alles omvattende wetenschap, in korten tijd misschien door hem zelf op te bouwen, die onberekenbaar

nuttige gevolgen voor den mensch en zijn leven in de maatschappij zou hebben. En ook Descartes ondervond de moeilijkheid van de uitvoering van dit program. Niet alleen had hij voor zich zelf, in afwachting van de voltooide wetenschap, een voorloopige moraal geborgd, maar, toen hij zijn rationalistische filosofie zoo goed mogelijk onder dak had gebracht, bouwde hij daarnaast, voor zich zelf en voor anderen, een systeem van moraal, dat veel meer rekening hield met de menschelijke hartstochten dan men van een rationalist zou verwachten. Geen wonder dat Espinas hem ten slotte sympathiek vond en moeite deed om hem aan ons voor te stellen als den wegbereider van het *Contrat Social* van Rousseau en van de sociologie van de 19e eeuw.

Het werk is niet door den schrijver zelf voor den druk gereed gemaakt en draagt daarvan de sporen, vooral in het eerste deel. Op gezag van den ouden Baillet worden bijzonderheden uit het leven van Descartes vermeld, die men op grond van de laatste onderzoekingen van Ch. Adam, G. Cohen, E. Gilson e. a. gemakkelijk kan verbeteren. Maar dat is bijzaak. Wat de hoofdzaak betreft, de uiteenzetting van Descartes' moraal in het tweede deel, is de studie van Espinas een aanwinst voor de geschiedenis van de filosofie. Descartes' leer van de menschelijke hartstochten is door de meer systematische bewerking van Spinoza (in zijn *Ethica*) in de 19e eeuw op den achtergrond gedrongen, hoewel de eerste op dit gebied wel iets meer ervaring en een betere waardeering toonde dan de laatste.

Espinas deed een goeden greep en dit posthume werk verdiende een uitgaaf. Wie zich met Spinoza's leer van de passies bezig houdt, zal het moeten raadplegen. Maar ook voor anderen is er (b.v. over de platonische traditie in het werk van Descartes) wel iets te vinden.

Amsterdam.

TJ. DE BOER.

RODOLPHE PALGEN, *Villiers de l'Isle-Adam, Auteur dramatique*. Paris, Champion, 1925.

Un Allemand, M. Rodolphe Palgen, a cru utile, pour parer à „l'inintelligente adulation” dont Villiers est l'objet, de confronter ses drames avec l'Art Poétique. En sévère Aristarque de l'ancienne école il s'est mis à la recherche des défaillances du dramaturge: manque d'unité et d'action, absence de conflit réel, invraisemblance dans les situations et les caractères, effets mélodramatiques, métaphores mal venues, caractère subjectif et tendancieux de l'œuvre, porte-parole, personnages sympathiques au détriment d'autres qui ne le sont pas, M. Palgen ne lui pardonne rien, sans se douter apparemment que, condamner pour ces raisons l'œuvre dramatique de Villiers, c'est en condamner d'autres et de plus grands que lui, que c'est condamner le théâtre lyrique de Musset, les pièces à thèse de Dumas fils et d'Ibsen, le théâtre de Molière lui-même, tout théâtre où entre une part de subjectif. En somme M. Palgen renouvelle contre Villiers les attaques des critiques du Sens-Commun qui firent tomber en 1870 *La Révolte*, en prenant parti, comme eux, pour le spectateur normal qui „ne peut qu'ac-

cepter avec réserve", pour le bourgeois qu'il ne faut pas effaroucher. Sans tenir aucun compte des élites qui ont su comprendre Villiers, — aimer ce qu'il a aimé, détester ce qu'il a détesté —, M. Palgen proclame le lecteur ou spectateur normal suprême juge en matière théâtrale. Le chapitre sur *La Révolte* est en bien des endroits une franche apologie de la gent prud-hommesque.

Ayant l'imagination „statique", Villiers, suivant M. Palgen, devait être impropre au drame, qui est essentiellement dynamique. Figé qu'il est dans la conception classique, M. Palgen n'admet que le drame-action. Villiers, lui, n'en est pas resté là. C'était un hardi novateur, héraut d'une esthétique nouvelle, rêvant un drame lyrique, apparenté à celui de Wagner, où seraient transposés les effets de l'opéra et de la symphonie. Il avait donc bien le droit d'être statique. Son art dramatique en valait un autre et, tout formaliste classique qu'il est, M. Palgen n'est pas loin d'en convenir, lorsqu'il reconnaît que „dans des scènes-poses animées d'un puissant lyrisme "Villiers a opéré une heureuse fusion entre le statisme de Leconte de Lisle et celui de Wagner.

M. Palgen s'est attaqué également au spiritualisme de Villiers qu'en de singulières contradictions il nomme tour à tour „partie vivante de son œuvre" et „véritable germe de mort". „Il n'y a point, écrit-il (p. 61), de système unique et tyrannique, le fil des argumentations ne se suit que bien difficilement". Faut-il croire que M. Palgen, un peu dérouté par ce spiritualisme, l'ait perdu, ce fil? Pourtant il y est, et si on se donne la peine de faire la synthèse des idées philosophiques qui se rencontrent dans l'œuvre de Villiers, il est aisé de reconnaître qu'elle gravite toute autour d'un idéalisme très réfléchi, malgré qu'il soit exprimé d'une façon plus lyrique que philosophique. C'est d'ailleurs méconnaître Villiers . . . et la philosophie que de dire que Villiers n'est pas un philosophe, parce qu'il est attiré plutôt par le lyrisme d'une idée que par sa vérité. Des philosophes il n'en est pas autrement.

M. Palgen, qui ne prend pas au sérieux l'idéalisme philosophique de Villiers, ne croit guère non plus à son idéalisme humain. Il va même jusqu'à proclamer la faillite de tout idéalisme: „Les sentiments trop beaux, trop exaltés, sont stériles" (p. 29). Ici encore M. Palgen est dans l'erreur. Il n'est pas vrai que Villiers, pour avoir trop longtemps pactisé avec la médiocrité, en ait été lui-même pénétré. Il n'est pas vrai non plus que c'est la conviction de Villiers que l'argent et la matière l'emportent sur les âmes les plus hautes. Villiers n'est pas un aigle s'engluant dans la boue. Son idéalisme n'a jamais pactisé.

M. Palgen a été bien dur pour Villiers. Mais en pouvait-il être autrement? Plus que tout autre, Villiers, qui est un esprit complexe et rare, mérite d'être approché avec une sympathie compréhensive et non dans un esprit borné et hostile et avec des fureurs d'iconoclaste (titre que M. Palgen lui-même se donne). C'est la compréhension qui fait défaut à M. Palgen. Entre Villiers et lui il n'y a pas de commune mesure, et le manque de commune mesure rend tout travail critique vain.

Si cependant, comme M. Palgen s'en flatte, le futur ouvrier de l'histoire littéraire trouvera quelques indications utilisables dans cette étude, ce sera plutôt sur le terrain de la littérature comparée. M. Palgen a discerné

chez Villiers des influences et des réminiscences qui ont échappé à ceux qui ont écrit sur Villiers avant lui. Personne encore n'avait vu dans *Axël* un pastiche de *Faust*. Il y a d'autres parallèles, fort remarquables, entre *Hard Times* de Dickens et *La Révolte*, entre *Fantine* et *l'Évasion*, entre *Torquemada* et le premier acte d'*Axël*, entre *Zo'har* de Catulle Mendès et ce même premier acte, entre les *Burgraves* et le deuxième acte, etc.

De ces rapprochements, est-il besoin de le dire, Villiers sort encore singulièrement diminué. „Imagination peu originale, conclut M. Palgen, à peine créatrice” (p. 63). Ainsi, pas plus que le dramaturge et le philosophe, l'écrivain n'a trouvé grâce devant le critique allemand. Pour lui Villiers n'est qu'un halluciné, complètement incapable d'observer ce qu'il voit autour de lui. Nous avons toujours cru que Villiers savait observer. Un conte comme *Les Demoiselles de Bienfilâtre* n'est-ce pas du Maupassant et du meilleur?

Haarlem.

J. C. VAN DER MEULEN.

W. GIESE, *Waffen nach der spanischen Literatur des 12. und 13. Jahrhunderts.*

— J. DORNHOF, *J. N. Böhl von Faber, ein Vorkämpfer der Romantik in Spanien.* — R. GROSZMAN, *Das ausländische Sprachgut im Spanischen des Río de la Plata.* (Mitteilungen und Abhandlungen aus dem Gebiet der romanischen Philologie, Bnd. 6, 7, 8). Hamburg, Seminar f. rom. Sprachen u. Kultur, 1925—1926.

Van deze drie studies, die alle stammen uit het met het Ibero-amerikanisches Institut verbonden Seminar, bevat de eerste een nauwgezet onderzoek naar de naam, de vorm en de behandeling der wapenen, zoals die in de XIIe en XIIIe eeuw in Spanje gebruikelijk waren. Bij veel overeenkomst met de wapenen uit andere landen, bijv. Frankrijk, wordt ook op enkele verschillen gewezen, waarbij vooral die van chronologische aard de aandacht verdienen. Twee indices vergemakkeliken het gebruik van dit werk.

Het boekje van Dr. Dornhof bevat een korte studie over Böhl von Faber, de Duitser, die Spanjaard en katholiek geworden onvermoeid gestreden heeft om bij de Spanjaarden belangstelling te wekken voor hun nationale letterkunde, voor schrijvers als Calderón en voor de Oud-Spaanse poëzie, o. a. door de uitgaaf van de *Floresta de rimas antiguas castellanias* en het *Teatro anterior à Lope de Vega*. De overwinning van zijn denkbeelden zou eerst gezien worden door zijn dochter, de bekende schrijfster, Fernán Caballeros.

Het laatst aangekondigde werk is het belangrijkste. Dr. Grossmann, die zelf uit Argentinië afkomstig is, levert hier een tot in bijzonderheden afdalende studie over de uitheemse elementen die in de taal van de Río de la Plata gedrongen zijn, maar stelt hiertegenover het ook op taalkundig gebied krachtig streven van „Zuid-Amerika voor de Zuid-Amerikanen”, waarmede een aansluiting aan het Spaanse moederland gepaard gaat, zodat het schijnt dat de Argentijnen er zich meer en meer op toeleggen zuiver Spaans te spreken, een streven dat ingaat tegen de geleidelijke differentiatie,

die men zou verwachten. Naast vele kleine bijzonderheden bevat dit werk verscheiden opmerkingen en beschouwingen van algemene aard, die het boek ook voor de niet-specialist lezenswaard maken.

K. S. D. V.

EL BERNARDO of BERNARDO DE BALBUENA. *A study of the Poem with particular attention to its relations to the epics of Boiardo and Ariosto and to its significance in the Spanish Renaissance*, by John van Horne, The Univ. of Illinois, 1927, (182 pag). Univ. of Illinois studies in Language and Literature Vol. XII, no. 1).

Es marcada la predilección que muestran los historiadores de la literatura española por el período del Renacimiento. A Americo Castro le cabe el honor de haber iniciado con eficacia el estudio de la influencia ejercida por los renacentistas italianos sobre Cervantes. Viene ahora un estudio profundo y detenido del hispanista norteamericano John van Horne, sobre el gran poema épico *El Bernardo* de Balbuena y su significado dentro del Renacimiento Español. Trata en detalles los paralelos entre éste y el *Orlando innamorato* de Boiardo y el *Orlando furioso* de Ariosto, apunta las concordancias con las epopeyas de Homero, Virgilio, Ovidio, Lucano, Dante, Pulci, el Romancero y los poemas épicos portugueses y españoles del siglo de oro. Después de referir opiniones de diversos autores españoles y sudamericanos que de paso en sus estudios mencionaron el poema de Balbuena, resume la suya en el último capítulo. Lo considera imitación, no continuación, y en su clase la mejor de tantas que se hicieron de los poemas de Boiardo y Ariosto. Marcha de acuerdo con Quintana, cuando afirma que, aun siendo prolijo en extremo, abunda en parajes sublimes, y que la versificación a cada paso sorprende por lo fácil y desembarazada. En primer lugar Van Horne mira la obra como poema caballeresco, en segundo lugar lo considera como epopeya nacional. Sabiendo que el asunto de su poema no era histórico, involuntariamente, el poeta se volvió vate nacional, que canta las glorias de su patria. Finalmente Van Horne pondera la importancia del *Bernardo* como documento del Renacimiento español, siendo, como es, obra de ningún modo perfecta, pero enteramente impregnada del espíritu espontáneo, vivo y despierto del siglo XVI.

Amsterdam,

J. A. VAN PRAAG.

MIUGEL DE CERVANTES SAAVEDRA, *Don Quijote de la Mancha*. Kritische Ausgabe mit Kommentar in 5 Bänden, besorgt von Adalbert Hämel, Bd. I (1925), Bd. II (1926). Max Niemeyer, Halle (Saale) M. 6.— en M. 6,50.

Esta edición crítica está basada en las tres ediciones hechas durante la vida de Cervantes por Juan de la Cuesta en Madrid (2 en 1605, 1 en 1608). En su Introducción al tomo primero el Sr. Hämel cita las ediciones más importantes y enumera algunos datos biobibliográficos para estudiantes.

También se defiende ya de antemano contra los que quieran reprocharle que haya modernizado la ortografía. A mí no me convencen sus argumentos. Hasta me siento un poco irritado por su parrafo: „Die Interpunktion ist natürlich modernen Anforderungen angepasst worden". Para esas fruslerías, pues, como la ortografía y sobre todo la puntuación de los años 1605—1610, tendremos que acudir a las ediciones facsímile de la Real Academia Española y de la Hispanic Society. No obstante esta objeción se trata de un libro muy recomendable; y hay que mencionar que el tomo II se deja manejar mejor que el primero por llevar cada página el número del capítulo. Claro que esperamos con ansiedad el tomo V, el comentario, que a impulsos de publicaciones recientes de la literatura cervantina, como *El Pensamiento de Cervantes* de Américo Castro (Madrid 1925) y *Guía del lector del Quijote* de S. de Madariaga (Madrid 1926) podrá llevar las discusiones a otros terrenos.

Enschedé.

G. J. GEERS.

MIGUEL ASIN, *Islam and the Divine Comedy*, translated and abridged by Harold Sunderland, with an introduction by the Duke of Alba. London, Murray, 1926.

Si nous signalons à nos lecteurs la traduction d'une œuvre que, dans le temps, nous avons annoncée ailleurs (*Gids*, 1919), c'est d'abord parce qu'elle rend plus accessible un des travaux les plus importants qui aient été écrits dans le domaine de nos études et qui, en même temps, est un modèle d'exposition et de démonstration; elle a sur l'original l'avantage d'une langue plus universellement connue et d'une concision plus grande; en effet, le traducteur, d'accord avec l'auteur, y a supprimé l'appareil critique, dont ne peuvent profiter que les seuls spécialistes; d'ailleurs, Geuthner publiera à Paris une traduction intégrale en français. Mais ce qui, en outre, donne à ce texte anglais une valeur spéciale, c'est la note de la p. 255, dans laquelle l'auteur, mettant à profit diverses suggestions qu'il a reçues depuis la publication de son livre, étaye un des points, je ne dis pas faibles, mais facilement attaquables de sa thèse, c'est-à-dire les rapports personnels de Dante avec le monde de l'Islam. La question, en effet, de savoir par quelles voies le poète florentin a pu connaître la littérature arabe et surtout Ibn Arabi de Murcie, est de la plus haute importance; la connaissance de ces moyens de communication ôte aux antagonistes de M. Asin leur dernier appui. Je m'étonne que, dans cette note, l'auteur ne cite pas l'article du P. Mandonnet sur Ricoldo de Monte Croce, dans le *Bulletin du Jubilé* du Comité français catholique, de janvier 1922: *Dante et le voyage de Mahomet au Paradis*.

Amsterdam.

J. J. SALVERDA DE GRAVE.

DACOROMANIA. Buletinul „Muzeului limbei române” conduit de Sextil Pușcariu. Anul IV, 1924—1926; Partea I: Studii. Cluj, 1927, p.p. 640.

DACOROMANIA. Partea II: Etimologii — Articole mărunte — Dări de seamă — Cronică — Raport anual — Indice. Cluj, 1927, p.p. 1001.

L'Annuaire du „Musée de la langue roumaine” de l'Université de Cluj (Roumanie) se compose cette fois-ci de deux gros volumes dont le premier contient les études proprement dites (articles ou thèses défendues à l'Université), le second de petits articles (étymologies ou comptes-rendus). Ces publications, dont la deuxième par son énorme bibliographie critique, donne une idée de l'état actuel de toute la „romanistique”, ont un intérêt aussi bien pour les romanistes que pour les balkanistes. Comme il est impossible de traiter ici en détail tous les articles, je renvoie pour un aperçu plus complet à la critique qu'en a faite M. C. Tagliavini dans *Studi Rumeni* I 1, p. 128 e. s.

M. S. Pușcariu, *Pour l'organisation du travail scientifique. La fiche internationale. L'index international*, traite la question qu'il devait développer plus tard au Congrès de Linguistique et montre comment au „Musée de la langue roumaine” — le nom est significatif — de Cluj on applique avec succès au roumain ce système de fixer par fiches d'une part les connaissances acquises sur une certaine matière et d'autre les matériaux bibliographiques. — Partant de l'étude fondamentale de M. Capidan, *Méglenoromâni*, 1. *Istoria și graiul lor* (București, 1925), M. A. Procopovici, dans son article *Din istoria raporturilor noastre interdialectale* (Chapitres détachés de l'histoire de nos rapports interdialectaux) constate que le méglenoroumain se place comme dialecte à côté du dacoroumain et du macédonoroumain (aroumain). Les 14 cas de ressemblance entre le méglenoroumain et le dacoroumain que cite M. Capidan ne sont qu'apparents ou s'étendent aussi aux autres dialectes. Si le premier se rapproche d'un dialecte c'est plutôt de l'aroumain. — M. Oprescu nous décrit, dans *L'activité de journaliste d'Eliade Radulescu pendant son exil à Paris*, la collaboration de ce réfugié aux journaux démocratiques et socialistes, aussi curieux qu'éphémères, de l'époque de réaction de 1850. — Les études de M. M. Drăganu, Capidan et Didulescu constitueraient, détachés de *Dacoromania*, de véritables livres. — Jusqu'ici on ne connaissait Mihail Halici, poète roumano-hongrois du 17e siècle, que par une ode roumaine. C'est le grand mérite de M. N. Drăganu d'avoir composé une excellente biographie, *Mihail Halici. Contribuție la istoria culturală românească din sec. XVII* (M. H. Contribution à l'histoire culturelle de la Roumanie du 17e siècle), surtout d'après des notes de Halici lui-même et de son père, trouvées sur un livre hongrois qui est conservé au collège Kun d'Orastie. M. Drăganu réussit même à l'identifier, à mon avis avec assez de vraisemblance, avec l'Anonymus Caransebiensis, auteur d'un grand dictionnaire roumain-latin resté inachevé. — M. Th. Capidan nous dépeint dans une belle monographie illustrée de plusieurs photographies et de deux cartes, *Români nomazi. Studiu din viața Românilor din sudul Peninsulei Balcanice* (Les Roumains nomades. Etude de la vie des Roumains du sud de la Péninsule balka-

nique), la vie des Macédonroumains qu'il divise en pâtres et en nomades. Il est curieux de voir la grande influence exercée par ce peuple en toponymie, en mœurs et en langue (les Bulgares *Mijatch* par exemple lui ont emprunté entre autres la formation du parfait avec „avoir": *imam videnó*, j'ai vu). Malgré leurs incessantes pérégrinations, malgré les guerres balkaniques perpétuelles et malgré le contact continu avec d'autres peuples, qui constituaient même des nations, les Macédonroumains ont su garder leur langue romane et leur caractère original. — Dans une étude minutieuse, *Elemente vechi grecești din limba română* (Eléments grecs anciens de la langue roumaine). M. C. Didulescu nous propose différentes étymologies grecques pour des mots roumains, qui donnent parfois l'impression que l'auteur est un peu trop plein de son sujet. — M. D. Serra termine le 1^r volume par son étude *Per la storia del cognome italiano II*.

Parmi les nombreux comptes-rendus et critiques qui remplissent les mille pages du 2^d volume, il faut signaler *Pe marginea cărților* (En marge des livres) tant pour la forme que pour le contenu. Le grand savant qu'est M. S. Pușcariu nous donne ici les riches idées et les observations précieuses que la lecture des dernières publications lui a suggérées, donc une sorte de critique impressionniste dans le bon sens du mot. Quant au contenu, ce qui attire surtout notre attention, c'est la critique de quelques opinions émises par M. Weigand, qui, entre autres, met en doute la „romanité" des Roumains et leur continuité au nord du Danube.

Hilversum.

MARIUS VALKHOFF.

KARL WESLE, *Frühmittelhochdeutsche Reimstudien*. Jenaer Germanistische Forschungen, herausgegeben von A. Leitzmann. Nr. 9. Verlag der Frommannschen Buchhandlung (Walter Biedermann). Jena 1925.

In der Einleitung warnt Verfasser vor einer ev. unrichtigen Auffassung des Terminus *unreine Reime*: der Ausdruck besagt nicht, daß ein solcher Reim nach dem Formgefühl des Dichters schlechter ist als ein reiner Reim. Der Unterschied in der Reimqualität ist bei vielen sogenannten unreinen Reimen (wie: *man — nam*) äußerst klein. Wichtig für diejenigen, welche für ihre sprachlichen Schlußfolgerungen zu sehr auf die Reinheit der Reime bauen, sind Verfassers Bemerkungen über Reime wie *uot* mit einer Präteritumform des Verbums *stân*. Weil *tuont* die einzige Möglichkeit ist, die in Betracht kommt, *stuont* zu reimen, mußte man wohl zu andern Wörtern greifen (i. c. *uot — stuont*); überdies findet sich — zwar seltener — der Reim *diet — gienc*, obgleich *gienc* sich noch mit Verbalformen wie *vienc*, *hienc* reimen läßt. Weniger überzeugend ist die Bemerkung über Reimwörter auf *ht* und *ft*.

Nachdem Verfasser in den ersten Kapiteln den Konsonantismus ein- und zweisilbiger Reime geordnet hat, gibt er im fünften Kapitel eine Spezialuntersuchung: eine Reimgrammatik zu *Kaiserchronik* und *Rolandslied*. Auf Datierungsfragen geht er nicht ein, weil er ganz richtig eingesehen hat, daß Zeitbestimmungen nach Reimen sehr ungefähr sein müssen. In einem

Anhang macht Verf. wohl annehmbar, daß nicht derselbe Mann die *Genesis* und den *Physiologus* in Reime gesetzt hat, denn obgleich die Reime in der *Genesis* auch oft stark unregelmäßig sind, hat der unbeholfene Versmacher des *Physiologus* die Reimfähigkeit der Wörter doch ganz anders beurteilt: ihm genügten zum Reim schon die entferntesten Anklänge.

Amsterdam.

D. J. C. ZEEMAN.

WOLFF VON GORDON, *Die dramatische Handlung in Sophokles' „König Oidipus“ und Kleists „Der zerbrochene Krug“* [Bausteine zur Geschichte der deutschen Literatur. Herausgegeben von Franz Saran, Band XX]. Halle (Saale), Max Niemeyer Verlag, 1926.

In der obengenannten Arbeit beweist der Verf., dass Kleist im *Zerbrochenen Krug* die Linienführung des *Königs Oidipus* von Sophokles benutzt hat.

Dass Kleist den Einfluss des K.O. erfahren hat, geht auch aus dem Guiskard-Fragment hervor und in der Vorrede zum Z.K. schreibt er: -und der Gerichtsschreiber sah (er hatte vielleicht kurz vorher das Mädchen angesehen) jetzt den Richter misstrauisch zur Seite an, wie Kreon bei einer ähnlichen Gelegenheit, den Oedip (ü. d. Z.: als die Frage war, wer den Lajus erschlagen?)¹⁾

Schon aus diesen Worten auf eine Verwandtschaft mit dem König Oidipus zu schliessen, wie es der Verf. tut, dürfte einigermassen übereilt sein.

Um den Zusammenhang zwischen beiden Stücken zu beweisen, wendet der Verf. das Saransche Verfahren an, indem er eine bis ins Einzelne gehende Analyse der beiden Stücke vornimmt, und er hat sich dieser Arbeit mit grossem Geschick und unermüdlichem Fleiss unterzogen. Seine Analyse des Z.K. nimmt nicht weniger als sechsundzwanzig Seiten in Anspruch. Graphische Darstellungen lassen die einzelnen Fäden deutlich erkennen.

Dass diese Methode eine richtige Einsicht in die Technik eines Dramas gewährt und manchmal Zusammenhänge und Feinheiten aufdeckt, die sonst verborgen bleiben könnten, ist ausser allem Zweifel; ob aber in diesem Falle nicht allzuviel geboten wird, darüber liesse sich streiten.

In überzeugender Weise führt der Verf. die Berührungspunkte der beiden Stücke auf. Er hätte auch noch darauf hinweisen können, dass das Zerbrechen des Kruges bei Kl. die Stelle der Pest bei S. vertritt, denn in beiden Fällen wird die Katastrophe durch Handlungen der Hauptpersonen herbeigeführt.

Der Verf. betont den Unterschied zwischen einer sogen. *Aufhellungshandlung*, wenn nämlich eine sich aufhellende Handlung, eine Handlung ohne dramatisches Ziel vorliegt, und einer *Zielhandlung*, wenn keine Person den Schlusspunkt als Ziel erreichen will, wie dies im K.O. wohl der Fall ist.

Er rechnet es Kl. als Verdienst an, dass dieser trotz aller Anlehnung schliesslich doch vom K.O. abgewichen sei und dadurch etwas Selbständiges geschaffen habe.

Mit der Ansicht des Verf. dass der Z.K. keine Zielhandlung enthalte, bin ich jedoch nicht einverstanden. Sobald die Sitzung eröffnet ist und

¹⁾ H. v. Kleists Werke, herausgegeben von Erich Schmidt, Bd. 4, S. 318.

das Gerichtsverfahren angefangen hat, hat Richter Adam nur *ein* Ziel: er will sich aus der Schlinge ziehen und einem Anderen die Schuld in die Schuhe schieben.

Weil im Z.K. keine Zielhandlung vorliege, nimmt der Verf. auch kein erregendes Moment an. Ich kann auch diese Meinung nicht teilen, denn wie verhält es sich mit der Absicht Adams, Einfluss auf den Lauf des Prozesses auszuüben und die Zeugen einzuschüchtern? Hier steigt in der Tat in der Seele des Helden ein Gefühl oder Wollen auf, welches die Veranlassung zu der folgenden Handlung wird, — genau der Freytagschen Definition gemäss.

Sein Gewissen warnt Adam schon; die Vernachlässigung seiner Pflicht macht ihn empfänglich für böse Träume und die Revision muss er fürchten. Ich glaube nicht, dass der Zuschauer hier eine unbekannte Macht im Werke sieht, die ihre Hand im Fadenspiel hat, wie der Verf. meint. Es wird niemand wundern, dass es mit Adam schlecht ablaufen wird. Oidipus vernichtet sich selbst, weil er unbewusst schuldig wird. Adam hat die Folgen seines unwürdigen Benehmens zu tragen.

Hier von einer *Schicksalskomödie* zu reden, dünkt mich nicht richtig. Die Bezeichnung *Charakterkomödie* wäre besser, ebenso wie man den K. O. eine *Charaktertragödie* genannt hat.

Ich glaube nicht, dass es Kleists Genie Eintrag tut, wenn man eine noch grössere technische Übereinstimmung des K. O. mit dem Z. K. auffindet, als der Verf. annimmt.

Zum Schlusse möchte ich dem Wunsche Ausdruck geben, dass der Verf. bei einer Neuauflage den holperigen Titel änderte. Rudolf Hildebrand würde die schönen Gänsefüsschen nach Gebühr verspotten.

Bussum.

J. A. M. RIJK.

Dr. RICHARD JORDAN, *Handbuch der mitttelenglischen Grammatik*, I. Teil: *Lautehre* [Germanische Bibliothek, hrsg. von Wilhelm Streitberg, I. Sammlung, I. Reihe, Bd. XIII]. Heidelberg, Carl Winter, 1925.

This book will be welcomed by all students of English philology as the first work that handles this difficult subject competently and with anything like completeness. In 1923, it is true, appeared an *Elementary Middle English Grammar* by J. and E. M. Wright, which deals with M. E. phonology and accidence, but, as its title implies, it can only be looked upon as an introduction to the study of M. E. The only other work which is concerned exclusively with M. E., is L. Morsbach's *Mittelenglische Grammatik*, which has never been completed, and as it has not been re-edited since 1896, the year of its first appearance, it can no longer be considered quite up to date, especially as the result of recent investigations has forced us to view the problem of the M. E. dialects in many respects in a new light. So Dr. Jordan's book supplies a want, and it will be indispensable to every serious student of M. E.

The opening chapters are particularly interesting and useful for the rich bibliographical matter here presented. An excellent survey of the M. E. dialects is given, and the important texts are grouped together according to the district to which they have been assigned by modern research, while

mention is made of editions, articles and monographs. Dr. Jordan warns against the use of the term Mercian as a synonym of Midland, pointing out that Bede already made a distinction between East-Anglians and Mercians, and that in M. E. the language of the inhabitants of East-Anglia does not share many of the peculiarities of the Mercian-West Midland dialect, e. g. \check{q} before nasal in all positions, *-al* (< O. E. *-æ*l) for the *i*-mutation of Germanic *-al*.

In the following sections the foreign elements of M. E. are discussed, and i. a. a detailed account is given of the influence of Dutch on M. E. and Early Mod. E. The introduction closes with some chapters on the development of Standard English, on spelling and scribal methods. Here, as everywhere else, the book abounds in bibliographical information.

The Phonology has been divided into two parts. In the first the development of O. E. sounds and sound-groups is traced to the end of the fourteenth century, and foreign diphthongs and their English representatives are discussed; the Romance element is treated separately and at great length. The second part deals with the changes the M. E. sound-system underwent in the course of the fifteenth century. Due attention is paid to the many dialectal differences, and in locating them Dr. Jordan has made use not only of the evidence afforded by O. E. and M. E. texts, but also of the important material supplied by the study of English place- and personal names. Because of some characteristics peculiar to the language of Essex and the neighbouring counties of Hertford, Bedford, Huntingdon, to some extent also of Middlesex and part of Cambridge, a separate East-Saxon dialect is distinguished: here the *i*-mutation of *a* before nasal appears as *a* (< O. E. *æ*), as in *man* "men", *thanchen* „think"; and every *æ*, no matter of what origin, becomes *ā*, as in *sā* „sea", *strāt* „street", *sāde* „said".

In his sections on the development of Germanic *k* Dr. Jordan adopts the theory first expounded by Olga Gevenich in *Stud. z. engl. Phil.* 57 (*Die engl. Palatalisierung von k > č im Lichte d. engl. Ortsnamen*, 1918), viz. that all over England *k > č* initially before primary frontvowels, medially before *i* and *j* and finally after *ī*. Every *k*-sound in one of these positions is due to Scandinavian influence: either the English form was ousted by the corresponding Scandinavian word, as M. E. *ketel*, *-il* < Old Norse *ketill* by the side of M. E. *chetel* < O. E. *cetel*; or, when there is no O. N. equivalent, *č > k* in the pronunciation of the Scandinavian part of the population by sound-substitution, and in this form found its way into English speech, as M. E. *pik* by the side of *pich*.

A more complete list of abbreviations would have been helpful; it may not be clear to every one at first sight e. g. that *K. G.* stands for *Katherine Group*, *O. N.* for *Ortsname*. The index, however, is quite satisfactory.

The whole book is an admirable piece of work, remarkable for the thoroughness with which every detail is handled and for the clearness of its arrangement and style. It is greatly to be regretted that, owing to the author's death, the second part, which was to deal with M. E. accidence, will never appear.

Amsterdam.

E. L. DEUSCHLE.

C. S. NORTHUP, with contributions by J. Q. ADAMS and A. KEOGH, *A Register of Bibliographies of the English Language and Literature*. Yale University Press, MDCCCXXV, \$ 5.00.

We owe a debt of great gratitude to the three scholars who have composed this much-needed book. The English language and English literature cover such a wide field, they entice so many students in all parts of the world to production, the number of publications on all subjects dealing with English philology is so overwhelming, the periodicals and transactions are increasing at such a rapid pace, that most of us will find it difficult to keep abreast even of the publications dealing with their own specialised subject, and that all of us must have felt the want of a book like the one under discussion.

The *Register* consists of three parts. The Introduction deals with bibliographies in general, a list helpful it is true but far from complete. One looks in vain, for instance, for Dieterich's *Internationale Bibliographie der Zeitschriftenliteratur* or for the recently initiated list of Dutch dissertations. The Introduction is followed by a "general part" and by the main division entitled "Individual Authors and Topics". Looking through the division headed 'General' it strikes one on turning up the reference to "Paul's Grundriss" to find no mention made of the fact that the first edition contains a valuable section in which Brandl deals with Middle English Literature. When turning to the main division we must bear in mind that a book like this, especially a first edition, is bound to disappoint; it cannot be complete and the irony of fate will have it that in many cases one will look for an item that has been omitted by oversight or on purpose. Although it would be unfair to grumble, it is disappointing, for instance, to miss Dr. Liljegren's full bibliography in his edition of James Harrington's *Oceana*, or a reference to Trautmann's edition of the *Riddles*. A serious omission is a reference to the 'Beggars' Opera' and the *Ballad opera* in general. No mention is made of Schultz's exhaustive book (*Gay's Beggars' Opera*, 1923) or of Kidson's *The Beggars' Opera, Its Predecessors and Successors*, which both contain valuable bibliographies. Tunes are not listed; at least I can find no reference to Barclay Squire's *Index of Tunes in Ballad Operas*. Under Gay I fail to find Lewis Melville's *Life and Letters of John Gay*, which contains a 'chronological list of the correspondence of John Gay'. The item 'Gnomic Verse' makes no mention of Williams's *Gnomic Poetry in Anglo-Saxon*, which, in its table of abbreviations, gives many bibliographical references. Dr. van Dulleman's thesis on Mrs. Gaskell might have been listed with advantage.

But rather than grumble I would end on a note of praise. It would not be fair to extend the list of omissions for, after all, the book, as it stands, is a reliable and valuable vademecum, which ought to find a place in every library, public or private, deserves unstinted praise, and will, doubtless, soon appear in a second edition. We have no right to expect a book which is practically first of its kind to be faultless or complete. My note of praise is for the fullness and correctness, the beautiful paper and fine, clear letterpress, and the excellent arrangement.

Amsterdam.

A. E. H. SWAEN.